

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DRAMES INCONNUS

DEUXIÈME PARTIE — HISTOIRES DU PASSÉ.

IX.

—Je l'ignorais. Écoutez, il va sans doute nous en apprendre plus long, conseilla le jeune homme.

En effet, M. d'Armangis continua :

—Nicole?... Est-ce que je sais où elle se cache, moi ? Puis je être mieux informé que la justice qui l'a vainement cherchée pendant six mois ?

—La justice m'a cherchée ? répéta Nicole, dont le regard interrogateur se tourna encore vers le docteur, qu'elle vit plus pâle qu'un mort et tremblant de tous ses membres.

Depuis l'assassinat de M. de Gabrinoff qu'il avait appris à Paris, par la lecture d'un journal, Perrier, comme je l'ai dit, avait anxieusement veillé à ce que rien ne vint révéler à la Cardoze les terribles suites que ce crime avait eues pour son père. La solitude dans laquelle se confinait sa prétendue sœur et les rares nouvelles qui parvenaient dans ce village perdu — car, à la date de cette histoire, la difficulté des communications faisait que les journaux, alors bien

moins nombreux, s'écartaient peu des grands centres — tout avait concouru à lui faciliter sa tâche de laisser Nicole dans l'ignorance du sort de son père.

Quant à lui, à mesure que le procès avait tendu vers sa fin, il l'avait suivi jour par jour sur un des deux ou trois journaux qui pénétraient seuls dans la localité et, encore, le trouvait-il à

plus de deux lieues de Blancey, chez un riche propriétaire qu'il comptait au nombre de ses clients. C'était ainsi que le matin même il avait appris la mort de Jacques, dont l'exécution, à vingt-quatre heures de distance, avait été suivie par le départ de MM. d'Armangis et de Saint Dutasse du château de Gabrinoff.

Perrier fut donc frappé d'épouvante, alors qu'il savait que Jacques avait été guillotiné la veille, en entendant le malade prononcer le nom de Nicole et parler des poursuites dont elle avait été l'objet.

La Cardoze avait quitté sa position près du lit pour marcher à lui :

—Saviez-vous que la justice me cherchait ? demanda-t-elle en le regardant en face.

—Non, fit-il en s'efforçant de retrouver son calme.

—Selon vous, quel motif pouvait-on avoir pour me poursuivre ?

Une heureuse inspiration vint à Perrier :

—Croyez-vous qu'un père puisse se résoudre volontiers à perdre sa fille ? Le vôtre aura confié à d'autres le soin de vous retrouver.

La raison donnée était des meilleures et elle aurait dû satisfaire Nicole, mais le docteur se tenait devant elle si pâle et tant ému qu'elle demanda aussitôt :

—Et c'est la nouvelle de ces recherches, que vient de nous donner M. d'Armangis, qui vous fait ainsi trembler ?

—Oui, j'ai été pris de peur en songeant que si la justice avait su vous découvrir, vous étiez à jamais perdue pour mon amour.

La Cardoze ne fut pas dupe de cette explication, pourtant



— Cachottier ! gare à toi ! !

fort plausible. Elle couva un moment l'amooureux de son regard fauve, puis elle regagna sa place au chevet du lit en se disant :

— Il me trompe. Que veut-il donc me cacher ?

Maintenant qu'il redoutait les divagations du délire, Perrier sentait la nécessité d'écarter sa compagne de la chambre du malade dont la fièvre pouvait trahir ce secret qu'il était parvenu à étouffer au prix de tant d'efforts.

— Je crois qu'il atonie va succéder à la surexcitation. Si vous désirez aller prendre du repos, Nicole, je suffirai seul aux soins utiles, dit-il en montrant M. d'Armangis qui paraissait s'être assoupi.

— Non, je reste, répondit-elle d'un ton bref.

Au même moment, comme pour démentir ce que venait de dire le médecin, le blessé s'agita sur sa couche et, d'une voix saccadée, s'écria :

— Ah ! la plaisante idée de croire que cette lettre de la comtesse était écrite à Nicole... Et il voulait en voir l'adresse... et parce que je refusais, il a fallu se battre.

Un frisson secoua le malade qui, avec l'accent d'une profonde terreur, continua sur un ton plus bas :

— Cette lettre, je l'ai brûlée... sans l'ouvrir ! Que contenait-elle ? Les gens de l'auberge auraient pu la lire... et ils auraient appris que la comtesse et moi nous...

Et, tout frémissant, il se posa vivement les deux mains sur la bouche comme pour empêcher son secret de s'échapper.

En voyant que les révélations de M. d'Armangis s'égarèrent sur une autre voie, Perrier avait retrouvé une partie de son sang-froid.

— C'est vrai, fit-il, en ma présence il a brûlé le billet dont il parle... il paraît que c'était une lettre de Mme de Gabrinoff. Il l'a tirée de son portefeuille, et il l'a allumée à une chandelle que lui tendait le maître de poste.

— Et, vraiment, sans la lire ? insista Nicole.

— Oui, sans même l'ouvrir... telle qu'elle était pliée... Non sans peine pourtant, car il a hésité assez longtemps avant de se décider au sacrifice. Je crois bien que c'était quelque tendre prière de Mme de Gabrinoff à son adresse.

Le docteur finissait de parler quand M. d'Armangis se dressa sur sa couche et, tendant les deux mains comme s'il repoussait celle qui lui apparaissait dans sa vision :

— Non, non, cria-t-il d'une voix rauque, va-t-en !... je te maudis !... je ne veux plus t'aimer !... Laisse-moi oublier notre crime...

— Oh ! oh ! un doux crime sans doute, ricana le médecin en regardant Nicole dont la sombre humeur l'inquiétait.

Dans le brusque mouvement des bras dont il avait accompagné sa malédiction, le fiévreux avait réveillé la douleur de sa blessure. Il poussa un long cri de souffrance et retomba épuisé sur son oreiller.

Perrier s'empressa de lui prodiguer ses soins en disant à la Cardoze :

— Il va rester pendant de longues heures dans une lourde somnolence.

Cette fois, la belle fille crut aux paroles de son soupirent, car elle s'éloigna du lit en répondant :

— S'il en est ainsi, vous pourrez venir me rejoindre en bas où je vais mettre notre souper sur table.

Et elle sortit de la chambre sans manifester la moindre émotion.

— A quoi pense-t-elle ? se demanda le jeune homme qui ne s'était pas laissé prendre à cette froide indifférence.

Nicole, en effet, était fort agacée par toutes ces domies révélations et les quelques membres de phrases échappés à Perrier ; car, tout en changeant sa toilette pour la préparation du souper annoncé, la jolie fille ne put que très difficilement réprimer la sourde colère qui lui montait au cerveau, et ce fut d'un geste terrible qu'elle ponctua ces quatre mots à l'adresse du docteur :

— Cachottier ! gare à toi ! !

Cependant, quand celui-ci descendit, il la trouva qui l'attendait souriante.

— Ma foi ! fit-il, je vous avoue que je suis heureux de vous voir aussi gaie. Tout à l'heure, vous me sembliez être mécontente... j'ai, un moment, eu peur d'avoir commis quelque grosse faute.

— Moi, mécontente ! répondit-elle avec un petit rire, ah ! que vous êtes loin de compte, cher ami !... Vous seriez dans le vrai si vous disiez que j'étais préoccupée... car je songeais à ce que vous devriez faire pour amplement profiter de l'heureuse chance de ce soir.

— Et l'avez-vous trouvé ?

— Oui... il faut que vous couriez au plus vite deux lieues à la fois... Attendez que je m'explique. Tout ce que vient de nous dire M. d'Armangis prouve simplement une querelle d'amoureux... une séparation d'amants qui s'adorent.

— Oh ! lui m'a tout l'air d'en avoir assez.

— Lui, soit !... et encore cela ne m'est pas bien prouvé. Mais elle ?... qui vous dit qu'elle ne serait pas enchantée de retrouver son volage... de venir lui prodiguer des soins qui puissent rallumer une tendresse éteinte... Si elle aime réellement M. d'Armangis, celui qui lui fournirait le moyen de reconquérir ce cœur rebelle lui rendrait un véritable service. Moi, je serais à votre place que je ne ferais ni une ni deux. Le château de Gabrinoff n'est qu'à douze lieues, et Roland, qui n'est pas sorti aujourd'hui, est frais et dispos. J'enfourcherai donc ma monture et je m'empresserai d'aller prévenir Mme de Gabrinoff de l'endroit où elle peut rejoindre son ingrat.

Perrier secoua la tête en disant :

— Votre plan serait superbe... sans un obstacle auquel vous ne pensez pas. C'est que je ne puis amener Mme de Gabrinoff sans lui découvrir le secret de notre retraite.

— Bah ! bah ! une femme qui aime est bien indulgente pour l'amoureuse faute des autres. Croyez que la comtesse ne soufflera pas mot sur nous... et puis, à qui voulez-vous donc qu'elle en parle ?... Pas à M. de Gabrinoff, à coup sûr... Elle se gardera bien de donner à son mari cette occasion de venir rôder, à mon intention, autour d'une maison où elle-même aura son soupirent caché.

— Oh ! M. de Gabrinoff n'est plus à craindre ! dit imprudemment Perrier en entendant le nom de celui qui avait tant irrité sa jalousie prononcé par Nicole, ignorante d'une mort qui remontait à six mois.

Encore une fois, la jeune fille dut avoir recours à sa force de dissimulation incontestable, car elle s'écria aussitôt :

— N'est plus à craindre ? dites vous, dont l'œil s'attachait soupçonneux sur lui à cette phrase inintelligible pour elle.

Il s'aperçut aussitôt de sa bévue et s'empressa de la réparer en reprenant à la hâte :

— Non... non... je me suis mal exprimé... je voulais dire que M. de Gabrinoff n'est pas le plus à craindre... Oubliez-vous votre père qui, dès qu'il apprendra où vous êtes, viendra vous arracher de votre refuge ?

En parlant ainsi de celui qu'il savait être mort la veille sur l'échafaud, Perrier était bien parvenu à maîtriser le tremblement de sa voix, mais il n'avait pu commander à la pâleur subite qui envahit son visage.

Nicole devina cette émotion dont la cause lui échappait ; mais, loin de paraître l'avoir remarquée, elle reprit d'une voix calme :

—Oh ! je connais mon père... Dans le premier moment, il m'eût tuée sans pitié... aujourd'hui, après six mois, le mépris est entré dans son cœur pour celle qui a deshonoré son nom... et je suis morte en son souvenir.

La seule cause qui empêchait le médecin de se rendre à cette idée d'aller chercher Mme de Gabrinoff pour l'amener au lit de M. d'Armangis, était la crainte que, par la comtesse, Nicole apprît l'épouvantable fin de son père.

Après sa réponse, la Cardoze s'était renversée sur le dossier de sa chaise et, d'un ton sec, elle avait ajouté :

—Allons, soit ! puisque vous voyez un obstacle à ce plan que je vous proposais, j'y renonce... Tant pis ! car vous chassiez là deux fort beaux lièvres... Mme de Gabrinoff et M. d'Armangis sont des plus généreux... L'un eût payé grassement à la fois santé et amio que vous lui auriez rendues... car il adore cette femme ; il la maudit trop pour n'en pas être éperdument épris... Elle, la comtesse, n'aurait pas été ingrate pour celui qui avait facilité le rapprochement... Vous n'auriez eu donc qu'à tendre les deux mains pour recevoir... et nos amoureux vous les auraient copicusement emplies pour un peu que vous eussiez eu prendre ce couple et l'intéresser à votre sort. Afin de prouver leur reconnaissance... et payer votre discrétion, car, après tout, vous posséderiez le mignon secret de leurs amours... ils auraient été capables de vous faire les fonds de ce cabinet de médecin que vous avez si inutilement tenté d'avoir à Paris... dans ce Paris... où nous retournerions.

Alors elle se leva de table en ajoutant d'un ton traçant et moqueur :

—Vous renoncez à tout cela, cher ami... c'est votre affaire, qu'il soit donc fait suivant votre volonté.

Puis, debout, s'appuyant des deux mains sur le bord de la table, elle se pencha vers Perrier qui était resté assis, et continua :

—Seulement, vous me permettrez de vous faire remarquer que jusqu'à présent... à moins que vous ne vous proposiez plus tard de dévaliser des diligences... je ne vois pas trop comment vous vous y prendrez pour gagner les millions que vous m'avez promis.

Et, après une petite pause :

—Tenez, fit-elle, si vous étiez un bien aimable gargon, vous reconnaîtrez que vous avez entrepris une tâche trop lourde... vous annulerions l'engagement... et je reprendrais ma liberté au plus vite... Hein ! qu'en dites-vous ?

Elle tendit par-dessus la table sa main ouverte au médecin, en ajoutant :

—Tenez-là... et c'est marché rompu !

Perrier s'empara de la petite main qu'on lui présentait et la couvrit de frénétiques baisers en s'écriant d'une voix ardente :

—Vous laisser partir ? oh ! non, non, Nicole, vous serez à moi... je saurai vous conquérir.

—Alors, débutez donc, cher ami, car il est grandement temps.

—Oui, vous avez raison... il me faut exploiter la chance

qui s'offre à moi... Au point du jour je partirai pour le château de Gabrinoff.

—Pourquoi pas tout de suite ? Au point du jour précisément, Roland peut vous avoir déjà transporté au château. Vous laisserez votre monture fatiguée et Mme la comtesse vous ramènera ici dans la voiture qu'elle n'aura pas manqué de faire atteler aux premiers mots de votre nouvelle... Oui, partez tout de suite, je vous le conseille.

—Mais mon malade ? objecta Perrier.

—N'avez-vous pas dit qu'il allait rester plongé dans une lourde somnolence... Il vous faut dix heures pour être de retour ici... pensez vous que M. d'Armangis revienne à lui avant ce délai ?

—Dans le cas où il s'éveillerait, les soins à donner consisteraient à faire prendre au malade une potion destinée à lui procurer le calme nécessaire pour la cicatrisation de la blessure.

—C'est une fort simple tâche, vous le voyez, que je puis remplir moi-même pendant que vous ferez route... Ainsi donc, en même temps que je vais donner l'avoine à Roland, montez là-haut renouveler le pansement et préparer la potion que je devrai offrir au blessé.

Quand elle le rejoignit dans la chambre de M. d'Armangis, Perrier lui montra le breuvage qu'il venait de composer avec les diverses drogues de sa pharmacie.

—Voilà, dit-il. Une petite cuillerée quand il s'éveillera pour demander à boire. Je crois bien qu'il ne vous dérangera pas souvent.

—Est ce qu'il va plus mal ?

—Au contraire... le mieux possible... ce qui fait que je pars sans crainte. S'il ne survient rien de fâcheux, M. d'Armangis sera promptement remis sur pieds.

Ceci dit, Perrier, se dirigeant vers la porte, ajouta en souriant :

—Je pars... et puisse Roland me mettre enfin sur la route de la fortune !

—Allons, venez m'embrasser, cela vous portera peut être bonheur, dit Nicole de sa plus oisive voix.

Ce devait être une fort rare faveur dans le ménage, car le jeune homme ne se le fit pas répéter deux fois pour couvrir d'ardents baisers les joues que lui tendait la belle créature, en même temps qu'elle lui soufflait d'un ton plein d'une amoureuse langueur :

—Deviens donc vite riche, grand lambin !

Une minute après, la Cardoze, qui était restée au milieu de la chambre, immobile et l'oreille tendue, écoutait résonner sur le pavé de la route le galop de Roland qui emportait le docteur.

—Je suis seule ! dit-elle avec un sourire.

Au même moment, M. d'Armangis s'agita sur sa couche, et, d'une voix qui n'avait plus qu'un souffle, il prononça :

—À boire !

Nicole n'avait qu'à étendre la main pour prendre la potion calmaute qui se trouvait sur la table. Au lieu de s'en servir, elle traversa la chambre et vint droit à l'armoire où le médecin enfermait ses drogues.

—C'est bien de cette fiole que Perrier s'est servi la première fois, se dit-elle en posant la main sur une petite bouteille à demi entamée.

—A boire ! répéta le blessé.

Sans la moindre hésitation, elle vida presque le flacon dans un verre en murmurant :

—Puisque la fièvre ne doit pas revenir... je vais la lui rendre d'une belle force... car j'ai l'idée que M. d'Armangis n'a pas tout dit.

Et elle présenta le verre aux lèvres desséchées du malade qui but avidement, puis retomba sur ses oreillers sans même avoir ouvert les yeux.

—Je saurai donc ce que Perrier a voulu me cacher et ce qui causait son trouble quand M. d'Armangis a prononcé mon nom, reprit-elle en approchant une chaise du lit pour s'asseoir et attendre le retour du délire.

Mais avant qu'elle eût pris place, plusieurs coups violents retentirent à la porte de la maison.

—Est-ce donc lui qui revient ? se demanda-t-elle en très-saillant.

Puis elle se dit que le bruit du pas du cheval eût d'abord précédé ce bruyant appel. Ce devait être un envoyé du village qui réclamait le médecin pour un malade du pays. Bien décidée à congédier au plus vite celui qui frappait, elle descendit pour lui répondre.

Il venait fort au dehors. Une rafale de vent qui s'engouffra par la porte dès qu'elle fut ouverte éteignit la lumière de Nicole au moment où quelqu'un, qui se tenait dans l'ombre, adressait cette question :

—Le maître de la poste m'a envoyé ici. Est-ce bien sous ce toit que, ce soir, on a recueilli un blessé ?

—Oui, entrez, répondit-elle, en même temps qu'elle se demandait où et quand elle avait déjà entendu cette voix.

L'inconnu avança de quelques pas dans le vestibule, puis s'arrêta en disant :

—Voulez-vous me conduire auprès du malade ? Je suis de ses meilleurs amis.

Avant de répondre à cette demande, Nicole désirait d'abord savoir quel était celui qui arrivait si malencontreusement.

—Permettez que je rallume ma chandelle éteinte par le vent, répliqua-t-elle.

—Faites vite, prononça laconiquement le visiteur, qui croyait sans doute avoir affaire à quelque servante.

A droite du vestibule se trouvait la cuisine dans laquelle entra la Cardoze, qui, sous la cendre non encore éteinte du foyer, retrouva du feu. Mais, tout en se procurant de la lumière, cette voix connue qu'elle venait d'entendre l'intriguait fort, et elle se demandait s'il était bien prudent d'admettre cet intrus dans la chambre du blessé au moment où M. d'Armangis, sous l'empire de cette fièvre qu'elle lui avait rendue, allait laisser échapper des révélations qu'elle avait compté être seule à écouter.

—Il est un moyen de tout arranger, se dit-elle. Je vais annoncer à cet arrivant que mon malade est endormi, et s'il ne préfère aller patienter à l'hôtel de la poste, je lui ferai attendre le réveil ici, en bas, dans la salle à manger. Je ne lui permettrai de monter que quand M. d'Armangis m'aura achevé ses confidences.

Ce parti bien arrêté, elle rentra dans le vestibule où le visiteur s'était patiemment tenu immobile dans l'obscurité. À la lueur de la chandelle, quand les deux personnages se virent, ce fut un subit et violent cri de mutuelle reconnaissance.

—Nicole ! !

—M. de Jozères ! !

Et, pendant vingt secondes, tous deux restèrent en présence, effarés et muets, en proie à une poignante émotion, mais de nature différente. C'était de la peur chez la Cardoze, qui,

venant d'apprendre tout à l'heure que la justice l'avait poursuivie, ne voyait en M. de Jozères que le procureur du roi. Sans savoir de quoi on l'accusait, l'arrivée du magistrat, se présentant peut-être pour l'arrêter, la faisait trembler. Elle se disait que cette demande de voir le blessé, faite par le justicier, n'avait été qu'un prétexte pour parvenir jusqu'à elle.

Chez M. de Jozères, l'émotion était tout autre. L'épouvante du remords l'avait saisi en se trouvant ainsi tout à coup en présence de la fille de cet homme contre lequel, fonctionnaire corrompu, il avait impitoyablement requis la peine de mort, quand il était convaincu de son innocence... Et sa tête était tombée la veille sur un échafaud ! Nicole semblait se dresser devant lui pour demander compte du sang de son père et la terreur du procureur, à son aspect, était d'autant plus grande que c'était pour anéantir toute trace de ce crime qu'il courait ainsi le grand chemin, la nuit, à quinze lieues de Sedan.

Voici ce qui était arrivé.

Quelques heures après l'exécution de Jacques, il était arrivé au château de Gabrinoff pour me redemander le reçu qui prouvait que, magistrat infâme, il avait vendu sa conscience pour un million. Ainsi qu'il avait été convenu, je lui rendis cet acte tout enfermé dans l'enveloppe où je l'avais placé le soir que ce million avait été payé. Le pain à cacheter était bien intact et rien, dans le papier de l'enveloppe, ne prouvait qu'elle eût été ouverte depuis que je l'avais scellée. Au moment où je fis cette restitution au procureur, M. de Saint-Dutasse se trouvait avec nous dans mon boudoir. Je crois me rappeler que, devant ce témoin, je présentai le pli à de Jozères comme contenant de prétendus certificats d'un domestique pour lequel il était censé avoir sollicité une place chez moi.

La présence du chevalier contraignit donc le robin impatient à retarder l'anéantissement de cette pièce compromettante. Il étouffait de joie de se savoir sauvé, en même temps qu'il bouillait du désir réprimé de détruire ce papier qui lui brûlait les doigts.

Un quart d'heure plus tard apparaissait M. d'Armangis, en costume de voyage et descendant de la chaise de poste dans laquelle il venait chercher M. de Saint-Dutasse... car ces messieurs devaient voyager de compagnie et ils avaient jugé bon d'attendre au dernier moment pour me prévenir de ce départ. M. de Jozères, amicalement entraîné par le chevalier jusqu'au perron, les mit tous deux en voiture, leur souhaita un bon voyage et, au vingtième tour de roue de la chaise de poste qui s'éloignait à toute vitesse, il était déjà de retour dans mon boudoir.

—Enfin ! s'écria-t-il.

Je n'oublierai jamais avec quelle sauvage joie il prononça ce mot qui résumait la douloureuse impatience dont il était torturé depuis une heure. Je vis encore ses doigts, fébrilement nerveux, s'accrocher à l'enveloppe pour la déchirer, maintenant que nul témoin n'était plus là. Mais si je me souviens de tous ces détails, je n'ai pas non plus oublié ce cri rauque qu'il poussa en constatant que l'enveloppe ne contenait qu'une simple feuille de papier blanc.

Le reçu avait disparu !

Dans le premier moment, je ne me rendis pas compte de ce qui était arrivé. Certaine d'avoir loyalement tenu la promesse faite, je le regardais en souriant. Ma gaieté excita sa fureur et il marcha sur moi, l'œil en feu, la bouche écumante, les poings tendus, en répétant d'une voix que saccadait une rage folle :

—Mon reçu ! mon reçu !

Et il jeta sur le guéridon qui nous séparait cette feuille blanche qu'il avait tirée de l'enveloppe. Sa furie insensée s'était gâtée subitement à la vue de la pâleur et de l'effroi qui s'emparèrent aussitôt de moi quand j'eus compris la vérité. Pris par un tiers, ce papier, qui portait M. de Jozères, m'exposait aussi à de terribles dangers.

—Vous ne l'avez donc plus ? bégaya le procureur, dont j'entendais claquer les dents.

Il avait d'abord cru que je vaulais, malgré nos conventions, garder cet acte. Mon émotion, en lui prouvant son erreur, venait de changer sa rage en épouvante.

En quelles mains ce reçu était-il passé ? Comment avait-il pu nous être dérobé ? Pendant une heure, tous deux pâles, frémissants, terrifiés, causant à voix basse, nous cherchâmes vainement la clef de ce mystère. Enfin un soupçon traversa l'esprit de M. de Jozères, qui s'écria :

—Ce doit être le chevalier !

—Quel motif vous fait l'accuser ?

—Une phrase qu'il m'a dite en montant en chaise. Comme je lui exprimais tous les regrets que son départ allait me laisser, il m'a répondu avec un accent dont je me rappelle à présent l'ironie : " Bah ! mon cher magistrat, je vous gage bien qu'avant peu vous penserez à autre chose ! " Et il s'est mis à rire en me serrant la main.

Sur ce premier indice, qui nous révélait une piste à suivre, nous nous mîmes à relever un à un tous les faits de cette soirée où le reçu avait été signé.

—Mais ce soir-là, dis-je, M. de Saint-Dutasse écrivait des lettres dans sa chambre et nous nous étions enfermés au verrou.

—Oui, fit le justicier, mais avez-vous oublié que deux fois nous avons ouvert à son domestique ? Vous souvient-il surtout de cette histoire qu'il nous a contée sur une jardinière dans laquelle certaine maîtresse du chevalier avait déposé une clef qu'il devait trouver pour...

Il ne finit pas sa phrase, car la vérité tout entière venait d'apparaître à ma pensée.

—M. de Saint-Dutasse était caché dans ce boudoir ! m'écriai-je. Bourguignon, craignant qu'il n'y fût enfermé, a inventé cette histoire pour prévenir son maître qu'il lui mettait dans la jardinière une clef qu'il s'était procurée je ne sais comment.

De Jozères promena son regard étonné autour du boudoir, qui ne contenait aucun meuble derrière ou dans lequel pût se dissimuler un curieux.

—Caché ici ? répéta-t-il. Où donc, alors, à moins qu'il ne fût couché sous le canapé ?

—Non... mais, à coup sûr, il devait être derrière ce rideau, d'où il a tout entendu.

Et j'allai soulever la tenture qui recouvrait ce renfoncement où... t'en souviens-tu, Francis?... je te mettais en pénitence quand tu avais commis une faute.

—Que faire ? murmura le robin accablé. En arrivant à Paris, de Saint-Dutasse, ses preuves en mains, va nous honorer.

—Aussi ne faut-il pas lui laisser le temps d'atteindre Paris, répondis-je en donnant un coup de sonnette.

D. Jozères me regardait sans comprendre.

—Faites atteler tout de suite la calèche de voyage, dis-je au domestique qui s'était présenté à mon appel.

Puis, le valet sorti, je me tournai vers mon complice :

—Vous allez partir à fond de train. A la première poste,

vous vous ferez donner d'autres chevaux. Jetez l'or par poignées, s'il le faut, aux postillons, mais tâchez de rattraper de Saint-Dutasse et d'Armangis. A tous les relais, informez-vous de l'avance qu'ils ont encore sur vous.

—Et si je parviens à rejoindre le chevalier ?

—Alors, coûte que coûte, rachetez lui le papier. Je ne lui crois aucune fortune, il sera donc accommodant.

Cinq minutes après, mes deux meilleurs chevaux emportaient, ventre à terre, la voiture où venait de monter le magistrat.

Suivant ma recommandation de s'informer de l'avance qu'avaient sur lui ceux qu'il poursuivait, quand il s'adressa au maître de poste du troisième relais, celui-ci demanda :

—Vous êtes donc bien désireux de rejoindre ces messieurs ?

—Oui, j'ai, pour l'un d'eux, une commission pressée qui, probablement, le dispenserait de continuer son voyage et lui ferait rebrousser chemin.

—Alors, si vous voulez me désigner celui que vous cherchez, il se peut fort bien que je vous le fasse rattraper sans courir.

Au lieu de répondre franchement à cet homme qui n'y entendait pas malice, M. de Jozères commit une sottise imprudence. Dans le bonasse sourire dont le maître de poste avait accompagné sa phrase, il crut deviner une intention de le gouailler et il fit mal à propos de la dignité.

—Veuillez prendre plus au sérieux mes questions, je suis procureur du roi, dit-il d'un ton sec.

L'autre aurait franchement dit la vérité sans cette maladroite énonciation du titre. En apprenant à qui il avait affaire, la méfiance vint à cet homme qui, au fond, se sentait un peu en faute. N'était-ce pas chez lui que le duel avait eu lieu ? N'avait-il pas servi de témoin en ce combat qui pouvait peut-être coûter la vie à l'adversaire blessé ? Cette apparition subite du magistrat qui déclarait sa qualité devait lui faire croire à un commencement d'enquête et, par conséquent, lui inspirer une prudente réserve dans ses paroles.

—Maintenant, répondez à ce que je vais vous demander, reprit M. de Jozères avec l'accent d'autorité.

—Interrogez, dit le maître de poste se tenant sur ses gardes.

—Vous m'avez déclaré que deux voyageurs ont passé votre relais... Depuis combien de temps à peu près ?

—Ah ! dame ! je n'ai pas pensé à regarder l'horloge... je sais seulement que si la voiture roule toujours, elle doit être loin d'ici à cette heure.

—Mais que m'affirmiez-vous il y a un instant ?... que vous sauriez me faire rattraper, sans courir, une de ces deux personnes ?

L'aubergiste aurait bien voulu revenir sur cette phrase, mais, faute de le pouvoir faire, il se contenta de côtoyer la vérité.

—Sans doute... si c'est au blessé que vous avez à parler.

—Un blessé ! Que me dites-vous là ?

—Oui, à la fin du souper...

—Ils ont donc soupé ici ? interrompit le procureur joyeux de ce renseignement, car, en s'attablant, ceux qu'il poursuivait avaient perdu une partie de l'avance qu'il voulait regagner.

—Ils ont tellement bien soupé qu'à la fin du repas l'un d'eux, qui était gris, a voulu faire des tours d'adresse avec son couteau... et qu'il s'est blessé assez grièvement pour ne pas pouvoir continuer le voyage.

M. de Jozères se souciait peu de M. d'Armangis. Son plus ardent désir était de rejoindre de Saint Dutasse avant son arrivée à Paris. Aussi, en apprenant qu'un des deux voyageurs était resté en route, ce fut avec une poignante émotion qu'il demanda :

—Est-ce le plus âgé ?

—Le plus âgé ? fit l'aubergiste en jouant la naïveté. Mais foi ! je ne saurais trop vous dire, ils m'ont paru être du même âge.

—Le moins grand, alors ?

—Comme ils étaient assis, je n'ai pas remarqué la différence de taille.

Pressé qu'il était et comprenant qu'il ne saurait rien tirer de cet homme, le questionneur coupa court en disant :

—Si ce blessé n'a pu reprendre son voyage, il a dû rester dans votre auberge... Conduisez moi donc à sa chambre... Je verrai par moi-même s'il est celui auquel j'ai à parler.

—J ne demanderais pas mieux que de vous mener à sa chambre, mon magistrat... mais il n'est pas logé ici.

—Où se trouve-t-il ?

—Chez le médecin du village... tenez, là, en face, la maison que vous voyez, au clair de la lune, de l'autre côté de la route.

—Bien. Merci.

M. de Jozères, vint donc frapper à la porte au moment où la Cardoze, sans même se demander si elle ne risquait pas de tuer le malheureux, faisait avaler à M. d'Armangis cette drogue qui, pour la seconde fois, devait appeler le délire.

Ce fut Nicole qui, la première, sut dompter le trouble qui s'était emparé de l'un et de l'autre personnage après leur reconnaissance inattendue.

—Le blessé que vous demandez à voir repose en ce moment, dit-elle. Rien ne doit interrompre son sommeil, c'est la défense formelle du docteur Perrier.

—Ah ! je suis chez Perrier ! s'écria le procureur auquel ce nom révélait d'un seul coup le secret de la disparition de cette Nicole tant cherchée.

—En ce moment il n'est pas chez lui. La consigne que j'ai reçue de ne laisser personne approcher du lit du malade ne peut donc être levée. Si vous désirez attendre le réveil ici ou à l'hôtel de la poste, je m'empresserai de vous avertir dès que le blessé sera sorti de son évanouissement.

Ce qu'il importait avant tout au robine de savoir, c'était quel était celui qui se trouvait sous le toit du médecin. Aussi, plaidant le faux pour savoir le vrai, prit-il un air tout désolé en disant :

—Comment ? il est au plus mal, ce pauvre M. de Saint-Dutasse !

—Ce n'est donc pas M. d'Armangis que vous comptiez voir ici ? demanda Nicole étonnée.

Le procureur tressauta de désappointement à ce nom prononcé.

—Est-ce d'Armangis qui est là-haut ? dit-il vivement.

—Lui-même... blessé en duel par M. de Saint-Dutasse qui a continué son voyage.

—Et j'ai gaspillé une heure ! gringa de Jozères entre ses dents à la pensée que le chevalier avait regagné cette avance perdue au souper.

Comprenant donc qu'il lui fallait au plus vite se remettre en route, il s'élança vers la porte pour sortir :

—Adieu, Nicole, dit-il.

Il mettait la main sur le bouton de la serrure quand, tout à coup, à l'étage supérieur, se fit entendre une voix vibrante, brève, qui, scandée de rires aigus, prononçait ces étranges paroles :

—Ah ! ah ! un million pour une tête !... l'intègre magistrat ! ah ! ah ! ah !

Et le rire arriva plus strident aux oreilles de M. de Jozères qui, foudroyé par une soudaine terreur, l'œil hagard, la bouche bête, plaqué contre la muraille, ne songeait plus maintenant à partir.

C'était le délire de M. d'Armangis qui commençait ! Une folie furieuse s'emparait de son cerveau épuisé !

Aux premiers éclats de cette crise qui se déchaînait avant que le justicier eût franchi le seuil de la porte, la Cardoze avait d'abord tressailli de crainte. Mais à la vue de la subite et immonse prostration qui l'immobilisait devant elle, elle se demanda surprise :

—Est-ce que, lui aussi, devient fou ?

Le rire recommença aussitôt, suivi de ces paroles qui, dans le silence de la nuit, arrivaient distinctes aux deux auditeurs :

—Oui... au prix d'un million, les coupables peuvent dormir tranquilles... c'est un pauvre diable qui paye pour eux de sa tête...

Et la voix de M. d'Armangis se mit à répéter sur le rythme d'un cri des rues :

—Têtes à vendre ! têtes à vendre ! voici le marchand de têtes !

Puis éclata encore un ricanement sinistre qui précéda ces mots prononcés d'un ton de fureur :

—Voulez-vous connaître le nom du magistrat indigne qui vend des têtes ?... de cet être infâme qui, pour un million, fait guillotiner un innocent ?

A mesure que les phrases se succédaient, le procureur s'était affaissé, anéanti par l'épouvant, devant la Cardoze qui, tout en écoutant, ne le quittait pas des yeux. Elle venait de deviner que le fou parlait de cet homme qu'elle avait toujours pris pour un modèle de probité et de sévère vertu.

—Désirez-vous apprendre le nom du digne magistrat et celui du pauvre diable... du bourreau et de la victime ? cria encore le malheureux d'Armangis.

Cette fois, l'excès de la peur secoua l'atonie qui paralysait le robine. Il sentit qu'il allait être nommé, et, sans réfléchir qu'il se trahissait lui-même, il s'élança sur Nicole et lui appliqua ses deux mains sur les oreilles pour qu'elle ne pût entendre les noms cités par le fou.

En effet, au même moment, la voix du blessé prononça en s'accroissant plus aiguë :

—Le bourreau se nomme de Jozères. La victime s'appelait Jacques Cardoze.

Nicole était une vigoureuse fille qui eut bien vite fait de dégager sa tête des mains qui la tenaient. Elle recula vivement de quelques pas tout en disant d'un ton moqueur :

—Cessez donc vos gentilleses, monsieur, et laissez-moi écouter. Croyez-vous que j'aie eu besoin d'attendre qu'on m'apprenne votre nom pour savoir qu'il est question de vous ? Il m'a suffi de vous regarder... depuis un quart d'heure que vous êtes là... sans plus de forces qu'un torchon mouillé.

Si promptement qu'elle eût été à se débarrasser de l'obstacle qui l'empêchait d'entendre, elle avait pourtant perdu la phrase qui citait le nom de son père. M. de Jozères s'aperçut aussitôt de

résultat qu'il venait d'obtenir et il s'avanga encore vers la Cardoze.

—A bas les pattes ! oria-t-elle en croyant qu'il allait renouveler sa tentative.

—Non, ne crains rien. Réponds-moi : Aimes-tu l'argent, ma fille ? dit d'une voix précipitée le magistrat qui voulait, avant que le fou parlât encore, avoir conclu le marché qu'il avait à proposer.

—Si j'aime l'argent ? Parbleu ! oui, beaucoup !

—Je te donne dix mille francs, si tu consens à quitter la maison pendant une heure.

—Non, fit-elle sèchement.

—Vingt mille !

—Pas plus... Mais, si vous le voulez bien, je vous ferai, à mon tour, une proposition ?

Jusqu'à ce jour le procureur n'avait vu en Nicole qu'une fille coquette et facile à la séduction. Au ton froid et résolu dont elle venait de ponctuer sa phrase, elle se révéla complètement à lui sous sa mauvais et énergique nature, et il comprit qu'il lui fallait traiter de puissance à puissance.

—Voyons ta proposition ? dit-il.

—Au lieu d'aller me promener pendant une heure pour les vingt mille francs que vous m'offrez, je vais monter là-haut.

—Avec moi ?

—Avec vous, si le cœur vous en dit.

—Et ensuite ?

—J'écouterai jusqu'au bout ces divagations de M. d'Armançis qui vous font tant frémir...

—Et puis ?

—Alors, comme je saurai pourquoi je traite avec vous, je baserai mon prix en conséquence. De cette manière, je ne risquerai pas de faire un marché de dupe.

Depuis qu'il se savait en présence d'un être aussi corrompu que lui-même, le sang froid était revenu au coquin et son avarice, reprenant peu à peu le dessus, ramenait avec elle la réflexion. L'effroi lui avait un instant fait oublier le motif qui l'avait amené dans cette maison, c'est à-dire de savoir si c'était M. de Saint-Dutasse qui avait été transporté blessé sous le toit du docteur. Or, pendant que lui perdait son temps, le chevalier gagnait toujours du terrain, emportant ce fameux reçu qu'il avait volé.

En une seconde, de Jozères analysa clairement sa situation et se dit :

—Le plus sérieux danger est celui qui me menace du côté de Saint-Dutasse, car cet homme tient une preuve en main à l'appui de sa dénonciation.

À côté de ce péril, combien était médiocre le risque auquel l'exposaient les suites de la folie de M. d'Armançis ! Qu'était ce après tout ? Une accusation portée par un malade en délire, et qu'il s'empresserait de rétracter quand il aurait recouvré sa raison. Restait donc le témoignage de Nicole, qui répéterait les propos du blessé. Pourrait-on un instant croire cette fille, mal cotée pour avoir quitté le domicile paternel au bras d'un amant, quand elle oserait accuser un magistrat honoré de l'universelle considération ?

—Oui, se disait-il, l'accusation de Nicole me perdrait si elle était appuyée du reçu volé par Saint-Dutasse. Sans ce papier, ce ne sera plus qu'une infâme calomnie d'une créature perdue. Ainsi le plus important est de rattraper le chevalier.

Toutes ces réflexions, si longues à détailler, s'étaient suc-

codé, rapides comme l'éclair, dans son cerveau. Ce fut donc immédiatement qu'il répondit à Nicole :

—Ah ça ! ma fille, où vois-tu un marché de dupe ? Et, d'abord, à quel propos ce marché ? J'ai voulu te faire gagner vingt mille francs... Tu n'en veux pas... A ta guise, mon enfant. J'allais payer un peu cher un mouvement de curiosité... tu m'as fait remarquer à temps ma niaiserie... Grand merci ! ma belle.

Et il marcha vers la porte de sortie en disant d'un ton fort dégagé :

—Une autre fois, n'ouvre pas la bouche aussi grande quand on t'offrira un bon morceau... Adieu ! grosse gourmande !

Au moment de partir, il s'arrêta et revint à la Cardoze, qui n'avait fait aucun geste ni prononcé un mot pour le retenir.

—Tiens, ajouta-t-il, je ne veux pas qu'il soit dit que j'ai retiré ma parole. Je t'ai offert vingt mille francs et je ne me dédis pas. Le jour où tu en aura envie, fais le voyage de Sedan et viens, dans mon cabinet, me conter à l'oreille ce que M. d'Armançis aura pu inventer dans son délire... Tu m'as bien compris, n'est-ce pas ?

Nicole le regarda dans les yeux, et, avec un accent dont il serait impossible d'exprimer la triviale insolence :

—Ouais ! fit-elle. Si j'ai la bouche trop grande, vous avez le bec trop pointu, vous. Il paraît que vos plumes ont séché depuis tout à l'heure que vous étiez là, dans le coin, comme une poule mouillée... Vous voulez vous envoler ?... Eh bien, envolez-vous... je ne vous retiens pas... bon voyage !

Sous cette groi-sière ironie se cachait une si franche menace que M. de Jozères sentit un frisson lui courir dans le dos.

A son tour, la fille avait marché vers la porte qu'elle tira toute grande en disant :

—La cage est ouverte, prenez votre vol, mon bel oiseau.

Le bel oiseau était maintenant beaucoup moins pressé de sortir. Il comprenait bien que la Cardoze, déçue dans sa cupide espérance de lui extorquer son argent, se proposait de prendre sa belle, mais il s'efforçait vainement de deviner le coup de Jarnac qu'elle lui ménageait. Tout en essayant de faire bonne contenance, il voulut tâter le terrain et, sans penser que c'était déjà une imprudente concession, il se mit à parlementer.

—Voyons, mauvaise boudeuse, que demandes-tu donc ? dit-il d'un ton moins superbe ?

—Moi ? Est-ce que j'ai demandé quelque chose ? N'est-ce pas vous qui, tout effarouché aux premiers cris du malade, m'avez subitement proposé vingt mille francs pour aller me promener une heure dehors ?

—Et là-dessus ta tête s'est montée.

—Dame ! je voyais si bien la vôtre qui déménageait, répliqua-t-elle en riant.

Le justicier se laissa prendre à cette gaieté et ajouta sur le ton plaisant :

—Pourquoi, pendant que tu étais en train, ne t'es-tu pas imaginé que j'allais t'offrir...

Il s'arrêta pour chercher une phénoménale somme à énoncer.

—.. Que j'allais t'offrir... cent mille francs, par exemple ! Nicole remua la tête.

—Oh ! non, dit-elle, je n'ai pas pensé à vous demander pareil chiffre...

—Il n'aurait plus manqué que cela ! ricana le procureur, tout enchanté de cette déclaration qui rassurait agréablement son avarice.

Mais, d'un petit ton bien doux, bien calme, elle continua sa phrase que le maître pingre, en la croyant finie, avait interrompue.

—Non... pas cent mille francs... parce que le potage serait trop maigre... Rien que ce que je sais déjà vaut beaucoup mieux.

A cette conclusion aussi inattendue que nette, qui lui prouva combien il avait eu tort de vouloir jouer au fin, le dupé fut pris d'une rage folle d'étrangler celle qui le tenait en son pouvoir. Mais domptant sa fureur, il éclata d'un faux rire, et haussant brusquement les épaules :

—Tu es folle ! s'écria-t-il.

Sans paraître avoir remarqué sa sourde colère, Nicole prit son air naïf et répondit avec un niais accent d'ingénuité :

—Au fait, il est fort possible que je me trompe sur le vrai prix de ce que raconte M. d'Armangis... Voulez vous faire une chose fort simple ?... Prenons des arbitres. Je vais aller réveiller une douzaine d'habitants qui écouteront avec nous... Cela vous convient-il ? Pour bien estimer au juste la valeur des phrases, nous ne manquons pas de gens dans le pays... tels que le notaire, le juge de paix, le brigadier de gendarmerie.

A mesure qu'elle lui montrait le dessous de ses cartes. M. de Jozères avait blêmi. Il venait enfin de comprendre que, dans son dépit de ne pouvoir le dépouiller d'une énorme somme, la Cardoze était bien décidée à le perdre. S'il s'était dit que les divagations de d'Armangis rapportées par une fille tarée n'obtiendraient aucune créance, il était obligé de s'avouer qu'elles auraient une sérieuse importance quand elles seraient attestées par des témoins honorables. Il se résigna donc à baisser pavillon, mais il voulut n'avoir pas l'air de céder à la crainte.

—A mon avis, dit-il en tâchant de sourire, tu risquerais fort de déranger bien inutilement tes fameux experts ; car, tu le vois, M. d'Armangis a fini de hurler les incroyables calomnies que lui soufflait le délire... il se tait maintenant... la prostration a eu enfin raison de la folie.

Au lieu de répondre à cette observation, la Cardoze s'était dirigée vers l'escalier. Sur la première marche, elle se retourna pour demander d'un ton bref :

—Venez-vous ?

Puis, d'une voix moqueuse :

—Allons, décidez-vous, continua-t-elle. Bien que vous connaissiez d'avance tout ce que va nous dire notre fou, qui sait s'il ne nous lâchera pas aussi quelque bon secret, inconnu de vous, dont un finail de votre force sait toujours tirer parti ? Vous trouverez ainsi un moyen de rentrer dans votre argent.

A son troisième pas pour la suivre, M. de Jozères s'arrêta tout net.

—Et de Saint-Dutasse ? se dit-il en pensant à cet autre danger qui planait sur lui.

Sous la pression d'impérieuses circonstances ou, dans certaines situations trop tendues, il arrive parfois que l'esprit s'éclaircit soudainement et voit, en une seconde, ce que la réflexion n'avait pu parvenir à lui révéler. Tel fut le cas du procureur. Dans le premier trouble où l'avait jeté la découverte du vol de son reçu par le chevalier, il s'était lancé à la poursuite du pique assiette sans même se demander si tant de hâte était bien nécessaire. A présent que sa rencontre avec la fille de Jacques avait tourné ses angoisses sur un autre point, il comprit mieux sa position à l'égard de M. de Saint-Dutasse et reconnut que, pour le moment du moins, il n'avait rien à craindre du détenteur

de sa signature. En un mot, qu'il n'y avait pas encore pressant péril en la demeure.

En dérochant ce papier, l'intention du chevalier ne pouvait avoir été de livrer les coupables à la justice, car, si tel eût été son dessein, il l'eût exécuté dès le début de son détournement, alors que Jacques Cardoze vivait encore et qu'une telle preuve devait soustraire ce malheureux à l'échafaud. Donc, si de Saint-Dutasse n'avait pas employé ce reçu au salut d'un innocent, ce n'était pas pour aller bêtement le porter à la justice quand il n'était plus temps... et, surtout, avant d'avoir proposé aux intéressés de le lui racheter.

Commencé le 3 Juillet 1884—[No 236].

(A CONTINUER.)

AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement tous les numéros parus depuis le commencement de la publication des DRAMES INCONNUS, c'est-à-dire depuis le 1er juillet 1884 ; celle qui nous enverra deux années (\$2) recevra tous les numéros parus depuis le commencement de la publication des MEURTRIERS DE L'HÉRITIÈRE, soit depuis le 13 décembre 1883 à ce jour, et le journal durant deux autres années ; celle qui nous enverra trois années (\$3) recevra tous les numéros parus depuis le commencement de la publication de LA FILLE DE MARGUERITE, c'est-à-dire depuis le 12 octobre 1882 à cette date et le journal pendant trois autres années ; celle qui nous enverra le montant de son abonnement pour quatre années (\$4) recevra tous les numéros parus depuis le commencement de la publication d'UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE, commencée le 1er janvier 1882, ou l'année 1881 complète, et le journal pendant quatre ans.

o— AUTRES AVANTAGES —o

Toute personne qui nous enverra la souscription de deux nouveaux abonnés recevra comme prime l'une des années ci-après mentionnées, à son choix ; celle qui nous enverra la souscription de trois nouveaux abonnés recevra deux années ; celle qui nous enverra la souscription de quatre nouveaux abonnés recevra trois années ; celle qui nous en enverra cinq recevra quatre années, enfin, celle qui nous en enverra six recevra la collection complète depuis le 1er janvier 1881 à ce jour, plus le journal durant un an, gratuitement.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, quelques copies du journal à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit :—Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 cents en plus par année. Les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1er janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1er janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIÈRE ANNÉE, 1880—Epuisée.

DEUXIÈME ANNÉE, 1881—*Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur*.—Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIÈME ANNÉE, 1882—*Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur* (suite et fin), *La grande Halle, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIÈME ANNÉE, 1883—*La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Drames de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

CINQUIÈME ANNÉE (1884)—jusqu'au 1er juillet—*Les Drames de l'Argent et Le Meurtriers de l'Héritière* (suite et fin).

Boîte 1986.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS,
475 rue Craig (vis-à-vis la rde St Gabriel.)